



Le

FURET DE LYON.

Industrie, Beaux-Arts, Sciences, Littérature, Théâtres, Mœurs et Modes.

ON S'ABONNE au FURET, chez M. BARON, libraire, rue Clermont, et chez M. GÆURY, tenant cabinet de lecture, place des Célestins. — Le prix de l'abonnement, qui se paye d'avance, est de 5 fr. par trimestre pour Lyon, 50 centimes en sus par trimestre dans le département, et hors du département 1 franc en sus par trimestre. — Le prix des annonces est de 25 centimes par ligne. — CE JOURNAL PARAÎT LE DIMANCHE ET LE JEUDI.

FRANÇOISE LIBERTÉ.

Belle et sublime fille ! ce n'est pas toi qu'un cachemire fait chanceler ! ce n'est pas toi qui échanges ton indigence et ta pauvreté contre de l'or ! ce n'est pas toi qui vends ta vertu et trafiques de tes charmes ! — Non ! car, à l'or de l'opulence, aux riches présens des rois, aux atours somptueux ; à toute une vie de fêtes et d'amours, de splendeur et d'éclat, de pompes et de luxe ; à toute une vie de volupté enivrante et de délicieuse mollesse ; — tu préfères la vie pénible et dure de la chaumière, cette vie de malheurs, cette vie de privations, cette vie trempée des larmes de la faim et du désespoir, des persécutions et de l'exil....

Vertueuse fille ! qui ne connaît ton courage et surtout ta résignation ? qui ne t'a vue, qui ne t'a rencontrée sur les grands chemins, les pieds meurtris et déchirés, les joues creusées par la souffrance, sans un toit, sans un abri pour reposer ta tête ? — Proscrite partout, partout poursuivie, et ne trouvant que des amis froids ou des cœurs prêts à céder au moindre orage, tu n'as cependant pas courbé la tête et démenti ta céleste origine ! — Insensible à toutes les séductions comme aux plus sanglantes tortures, seule, tu as conservé, dans nos temps de mensonges et de honteuse prostitution, cette probité et cette franchise qui te distinguèrent toujours. — O liberté ! ma seule amante, mon idole à toujours ! sais-tu bien quel ignoble affront te réserve une valetaille dorée et mendicante ? sais-tu bien que ces insolens parasites comptent t'étendre dans une couche royale ; toi, véritable fille du peuple ?... Eh oui ! ils voudraient pouvoir dire à leur maître : voyez ! nous l'avons achetée ! — Elle qui résista jadis au maître du monde, et pleura sur tant d'hommes qui mouraient pour un homme ! — ce caractère si opiniâtre et si rétif, nous l'avons amolli ; — cette âme jusqu'alors incorruptible, nous l'avons payée ; gloire à nous ! — Elle vous appartient, maître ! — déshonorez-la maintenant. — Chargez son cou de diamans, mettez des perles dans ses cheveux ; sur ses épaules, les cachemires les plus soyeux et les plus magnifiques ; donnez-lui des laquais, des titres ; qu'elle épouse un fournisseur de l'empire ou un pair de la restauration. — Admise à vos fêtes, à vos bals, à ceux de vos ministres ; — battée par vous, par nous ; étourdie de plaisirs, accablée de

petits soins, alors il ne sera pas difficile de lui faire oublier ses grossiers amis, — qui sans elle ne peuvent rien !

Voilà, digne et généreuse fille, le sort qu'ils te préparent ! — Aux chaînes de fer qui ont meurtri tes mains, ils veulent substituer des chaînes d'or et de pierreries ; — à la paille humide du cachot, un palais resplendissant de lumières ; — à ton morceau de pain noir, toutes les superfluités de leurs banquets ; — à ta robe de bure, les riches étoffes de l'Inde. — Les insensés ! jamais ils ne comprendront ce qu'en toi il y a de grandeur et d'abnégation ; jamais ce qui respire l'air fétide des cours ne saura mesurer la hauteur de ton âme et son indépendance ; non, jamais il ne sera donné à ces magnifiques valets de te connaître et de t'apprécier ; — te craindre, c'est-là leur partage. J. B.

PHYSIOLOGIE DU GENDARME.

Un gendarme est quelque chose.
PAUL-LOUIS COURIER.

Un gendarme ! c'est la loi en culotte de peau et en habit bleu ; c'est la loi faite à la fois homme et bête, c'est-à-dire, moitié homme et moitié cheval, car la monture du gendarme est, comme lui, un des plus efficaces garans de l'ordre public.

On a beaucoup crié contre les gendarmes, car c'est le propre des belles inventions d'exciter la haine et l'envie. Mais les cris ont passé et les gendarmes sont restés debout, impassibles comme la loi, immuables comme la tombe !

Un gendarme, en effet, est un des plus indispensables rouages de l'ordre social, de la machine gouvernementale, qui ne pourrait fonctionner convenablement sans lui ; c'est la goutte d'huile qui s'étend sur toute la surface du mécanisme pour en graisser les ressorts.

Un gendarme est une autorité légale reconnue telle par le Code pénal et par le Code de procédure (voir les articles y relatifs) ; aussi, fier de son utilité et de son titre, le gendarme regarde-t-il en grande pitié tout ce qui n'est pas lui, et principalement les malheureux que l'aristocratie financière appelle des prolétaires, c'est-à-dire, des gens qui n'ont que des bras ou du talent. Il se sent même merveilleusement disposé à les happer au besoin sans sourciller ; car, lorsqu'on dit au gendarme : *empoignez !* il empoigne. Ce sont-là ses fonctions militaires réduites à leur plus simple expression.

Il n'est pas, heureusement, donné à tout le monde d'être gendarme ; cet état exige des qualités que tout le monde ne possède pas. D'abord, il faut savoir lire et écrire, ce qui, grâce aux ignorantins et au monopole universitaire, n'est pas très-commun aujourd'hui ; car, sans cela, comment lire le signalement d'un conspirateur républicain, ou rédiger le procès-verbal d'arrestation d'un patriote, si tant est qu'on mette avec eux autant de formalités légales, nous ne dirons pas autant de formes, parce qu'il est mathématiquement prouvé qu'on n'en met plus avec de pareils misérables.

Pour être gendarme, il faut avoir une poitrine de fer et un cœur de bronze, des yeux qui n'aient jamais pleuré, et des jambes taillées pour la course. Car enfin, il faut être à l'abri des rhumes de cerveau, des douleurs d'un opprimé, et pouvoir courir, au besoin, aussi vite qu'un banqueroutier de quatrième ordre qui part pour la Suisse (ceux de première classe partent toujours en voiture et ne sont jamais poursuivis).

Pour être gendarme, il faut avoir une foi robuste, une foi primitive ; il faut croire à la Vierge, à la croix de Migné, au roi, voire même à son procureur, le cas échéant, et le cas échoit souvent.

Pour être gendarme, il faut être à l'abri de la corruption morale et physique, étant souvent obligé de frayer avec des geoliers ou des mouchards.

On voit qu'il n'est pas plus facile d'être gendarme que de se faire recevoir à l'école polytechnique. On devrait, en vérité, établir un conservatoire pour faire de bons gendarmes, comme on en a établi un pour faire de bons acteurs et de bons musiciens. L'étoffe première ne manquera peut-être pas, surtout si on veut recruter parmi les huissiers et les recors, tous gens dont la vocation ne peut être suspecte, et qui doivent avoir fait leurs preuves, en vertu du titre 2 de la loi du 15 germinal an VI.

Heureux donc ceux que la nature a organisés pour être gendarmes ; mais plus heureux encore ceux qui sont sûrs de n'avoir jamais rien à démêler avec le respectable corps de la gendarmerie !

Et voilà ce que c'est que la physiologie d'un gendarme !

INDUSTRIELS NOMADES.

Dans un pays aussi vaste, aussi riche que la France, il serait curieux de savoir au juste combien de peuples vivent des miettes qui tombent de notre table. Cette déperdition inaperçue compte bien en réalité pour quelque chose. Tandis que notre civilisation obéit presque sur tous les points à l'instinct progressif, des bandes nomades exilées de leur sol natal, où la civilisation est au recul, affluent de tous côtés parmi nous. A l'abri de nos lois, de nos mœurs, de notre aisance, bon an, mal an, un demi-million de gens de la lisière, pullulent dans nos villes et s'incorporent à la masse numérique de nos populations citadines. Tout cela est sans racine sur notre sol : ces industries sont au jour le jour, une superfétation. Cette bigarrure d'hommes venus de ça et là, ce carnaval périodique des nations voisines et pauvres se fait observer principalement dans les grandes villes, et Paris est en particulier un centre incessamment traversé par les misères qui s'y donnent rendez-vous des quatre points cardinaux de l'Europe. C'est un envahissement graduel, une conquête à la sourdine. Au fur et à mesure que notre aisance orgueilleuse délaisse les profits mesquins, déserte les industries chétives, la branche de commerce proscrite passe aux mains

des bandes exotiques, des caravanes qui nous arrivent d'au-delà des frontières. Nous rêvons des colonies sur la terre d'Afrique, tandis que des colonies nous arrivent de la Savoie et du Piémont, de l'Irlande et du Brabant méridional ; c'est la décharge des peuples chez lesquels la législation gêne l'essor des mœurs, circonscrit la culture, étouffe l'industrie....

L'une des plus singulières migrations, l'une des plus poétiques, est assurément celle des enfans de la Savoie, pauvres petits diables mis à la porte de bonne heure avec un singe, un bâton et la bénédiction de leurs parens. Une ou deux plaintes en patois, chantées avec l'accent sonore du pays, l'art de tourner sur leurs talons comme une toupie d'Allemagne, puis le monde et la pitié publique, voilà leur patrimoine. Avec cela, ils s'en vont faire une tournée et gagner le Pont-Neuf à Paris. De Lyon à Auxerre, de Melun à la grande ville, ils cheminent, avisant les fêtes patronales, les solennités foraines ; itinéraires de tradition, éternelle routine qui réussit à quelques-uns. Sous les chevaux des diligences, sur la poussière des grands chemins, il font la roue pour émerveiller le voyageur, et se disloquent les membres pour un liard ; ces munificences sont d'autant plus répétées qu'on y regarde moins, et l'aumône avare n'a pas encore imaginé de mettre en pratique le subtil moyen conseillé par Ozanam de se faire rendre sur cette monnaie. Bateleurs ingénus, les petits Savoyards spéculent laborieusement ; de bonne heure ils ont l'instinct du calcul, le tact des économies. Il y a toute une histoire à faire sur le patronage qui les discipline et qui leur assigne une spécialité distincte ; car tous ne sont pas indépendans, il s'en faut : les spéculateurs en grand cherchent à caserner, à régimenter ces migrations d'enfans, sous prétexte de les instruire, de les surveiller, de leur donner des mœurs. D'ici à quelques siècles, l'institution du vagabondage risque bien de s'éteindre ; en attendant, ceux de nos jeunes Savoyards qui sont pourvus d'une jolie figure deviennent les privilégiés des bonnes chances. Avec leur misère pittoresque et quelque singe capricieusement habillé, équipé, galonné, rendu agile par une espèce d'enseignement mutuel, nos petits polissons courent les boulevards et les carrefours. Ce grotesque capitaine Jacquot, qui, d'une patte, vous saisit comme un gendarme au passage, et de l'autre vous tend son bonnet de lanciers, achève facilement, par une grimace, la séduction d'intérêt qu'exerce toujours la figure joyeuse d'un bambin qui rit sous sa souquenille déchirée. Ce rire est un calcul, et sous ces traits demi-formés, sous cette écorce d'insouciance, sachez bien que le marmot réfléchit à son auditoire, devine, sur les muscles du cercle, sur le luxe qui fait halte autour de lui, la quotité probable de sa recette. Et comme ils connaissent leur rue et ses caprices ! Par exemple, la lourde et stupide Marmotte, aujourd'hui classique, est désormais sûre de dormir dans ses montagnes ; elle est usée comme le théâtre de Dorat, comme le répertoire de La Harpe, comme la marchande de gâteaux de Nanterre. Le caniche, bon et docile animal, ami de l'aveugle et du gamin, complète désormais l'établissement de l'industriel en plein air, de ce mendiant discret et réservé dont un sapajou est le premier commis, dont un chien est le défenseur. Puis c'est toute une vie des âges antiques ; la belle étoile et le fossé pour dormir, dans les tournées de la banlieue, aux jours de fête, lorsqu'il y a une rosière quelque part ou un saint carillonné ; maître et animaux, tout cela dort pêle-mêle et tour à tour veille pour les autres, sur la pelouse, dans l'ivraie, à la rosée ou sur la paille hospitalière de la grange. Heureux encore les enfans sortis de leurs montagnes avec ce capital ! Une ménagerie est un trésor : jusqu'à ce que le caniche soit écrasé

par la roue d'une voiture et le singe brisé à la suite d'une cabriole, c'est une mise de fonds pour l'enfant; vienne l'accident, et alors il spéculera sur la bête morte, avec un air dolent, souffreteux, glacé, faisant mine d'aimer sa bête comme sa bête l'aimait. Par malheur, les larmes ne rapportent pas autant que le rire, et la pitié est plus dure au déboursé que la joie.

Allez dans les quartiers qu'ils habitent de préférence. Le soir, aux époques fériées, pénétrez dans les vastes arrières-salles des cabarets où ils se rassemblent. Étudiez-les. A la lueur terne des quinquets, dans une atmosphère mate, obscurcie par leur haleine, aux sons tour à tour mélancoliques ou précipités de la vielle, des hommes, des femmes s'agitent gravement et se balancent d'une manière monotone au milieu d'un hangar resserré par de longues tables entourées de buveurs. Regardez! écoutez! soyez tout œil, tout oreille. C'est la danse du pays, sérieuse comme une affaire d'intérêt, puis des cris alternatifs, dont on ne saurait dire si c'est la cadence qu'ils marquent, ou si c'est l'expression de la joie qu'ils ressentent. Vous les retrouvez là comme sous le ciel de Chamouny, comme à l'ombre de leur clocher paroissial : la peuplade, en changeant de pays, ne s'est pas dépaylée.

ARTS INDUSTRIELS.

PERFECTIONNEMENT DES VERRES OPTIQUES COLORÉS.

Les personnes qui ont l'organe de la vue délicat et facile à blesser par une vive lumière, diminuent l'éclat du jour en se servant de lunettes dont les verres sont colorés : le bleu est la nuance qu'on préfère. La matière colorante est fondue avec le verre, et la lentille est travaillée à l'ordinaire sous la forme concave ou convexe qui convient aux yeux, selon qu'ils sont myopes ou presbytes. Mais on conçoit que le verre n'ayant pas la même épaisseur au milieu que sur les bords, la quantité de lumière qui le traverse et vient frapper l'œil, varie, surtout dans les numéros forts, selon la direction de la vue. Cet inconvénient, qui se fait sentir aussi bien pour les verres convexes que pour ceux qui sont concaves, a fait chercher à M. Lerebours, opticien, un moyen de donner aux verres optiques une teinte uniforme sur toutes leurs surfaces, quelle qu'en soit la courbure. Pour parvenir à ce résultat il a fait souffler à la verrerie de Choisy des verres à deux couches, l'une incoloree et l'autre bleue. Cette dernière change d'épaisseur selon la nature de la vue et le rayon de la sphère sur laquelle on travaille. Cette opération difficile étant terminée, on choisit les morceaux les plus purs; on polit et on adoucit la surface bleue sur un plan parallèle à la surface interne de séparation des deux couches. Enfin, on travaille la surface opposée et on lui donne la courbure convenable, on voit qu'ainsi la courbure du verre n'influence en aucune manière la nuance colorée du verre qui est d'une épaisseur parfaitement égale sur la surface concave ou convexe. (*Bull. Soc. Encourag.*)

MASTIC DE LIMAILLE DE FER.

On remplit les jointures de dalles dont on recouvre les terrasses, les voûtes, les marche-pieds, etc., d'un mastic composé de limaille, d'ail et de vinaigre, ce qui devient assez coûteux. Un pharmacien, M. Mialhe, ayant réfléchi à ce qui se passait dans ce procédé, proposa d'écartier l'ail comme inutile, et de remplacer le vinaigre par l'acide sulfurique, éten-

du d'eau dans les proportions d'une once d'acide par litre d'eau, ce qui est aujourd'hui mis en usage à la grande satisfaction des entrepreneurs.

Voici ce qui a lieu dans cette opération : la limaille, à mesure qu'elle s'oxide, occupe un plus grand espace et tapisse plus exactement les jointures, et l'acide facilite cette oxidation avec plus de certitude que le vinaigre; on évalue à plus de 10,000 francs, les économies qui résultent dans Paris de ce seul chef.

Combien de procédés anciens devraient être révisés, modifiés ou changés dans notre économie domestique et politique ! Vieux procédés, vieux préjugés doivent également reculer devant les lumières de la chimie et de la raison du siècle.

DU DRAME MODERNE.

RICHARD D'ARLINGTON.

Il faut avoir éprouvé les passions pour comprendre le drame moderne tel que nous l'ont fait A. Dumas et V. Hugo, comme il faut être organisé par la nature ou musicien par l'éducation pour apprécier une belle partition de Mozart ou de Weber. Quant à ces esprits vulgaires qui n'ont connu de la vie que son positif, ils ne peuvent s'habituer à de si sublimes idéalités, et disent que les tableaux qu'on leur présente sont faux, parce qu'ils ont le malheur de n'être pas créés pour de telles émotions. Ils ressemblent en cela à un paralytique de naissance qui oserait nier le mouvement.

Il fallait avoir aimé pour applaudir *Antony*, parce que Antony avait creusé au vif la passion de l'amour, dont le germe est partout, mais qui ne se développe pas toujours avec la même énergie. Il faudrait presque avoir été ambitieux pour rendre pleine justice à *Richard d'Arlington*, car Richard d'Arlington met à nu l'âme d'un ambitieux, une âme dévorée par cette passion basse et froide qui n'a de retentissement dans aucune poitrine d'honnête homme. C'est la lèpre des riches; le pauvre est assez heureux pour n'en avoir que faire !

Les drames d'Alexandre Dumas sont de véritables autopsies du cœur humain; non de ce cœur humain vulgaire, de ce cœur humain de convention qui court les salons et les rues, mais de ce cœur humain profond, intime, réel, qui recèle les passions comme le volcan renferme la lave brûlante qu'il doit jeter un jour autour de lui, pour accomplir les lois destructives de la nature.

Les hommes égoïstes ou indifférens, les hommes dont l'âme et la tête sont froides et sèches, les hommes qui n'ont jamais senti bouillonner en eux une passion vive, diront que les tableaux d'*Antony* et de *Richard* sont hors de la nature, que les couleurs en sont outrées. Mais, interrogez un amant ou un ambitieux, il n'en est pas un dont la vie ait été traversée par ces sentimens corrosifs, qui ne reconnaisse dans l'exagération brûlante d'*Antony*, dans le délire atroce de *Richard* quelques éclairs des sensations qu'il a lui-même éprouvées, et qui ne dise avec amertume : Voilà cependant comme j'ai été !

Malheureusement cette nature énergiquement simple, et quelquefois atrocement belle, n'est pas à la portée de toutes les intelligences; ce qui est sublime pour quelques esprits privilégiés paraît souvent ridicule à des imaginations étroites, voilà l'histoire de tout ce qui sortira de la banalité; voilà l'histoire des sifflets honteux qui ont vainement essayé de



protester contre l'éclatant et mérité succès de *Richard et Antony*.

Passons maintenant de l'idéaliste au positif, et examinons un peu les ressorts qu'a tendus Alexandre Dumas pour développer dramatiquement un caractère qui, tout bizarre, tout original qu'il paraît à la scène, n'en est pas moins dans la nature la plus vulgaire, la plus vraie. C'est le joueur sur une grande échelle; mais le joueur politique, risquant son avenir sur un crime au lieu de le risquer, comme l'autre, sur une carte, et ayant, au lieu du suicide, l'échafaud en perspective!

Le drame de *Richard d'Arlington*, car ceci est un drame positif, poignant, contient une grande leçon pour tous, et cette manière de corriger les inclinations perverses par le tableau de la perversité même et de la punition qui lui est réservée, nous semble un des grands enseignemens de l'école moderne. La comédie ancienne, la comédie classique, avait pour but de sapper les ridicules de la société en les vouant à la risée publique. Cette tâche était honorable aussi; mais le drame d'aujourd'hui, en poursuivant le vice ou le crime, en l'étreignant corps à corps sur un théâtre, et en l'immolant à nos yeux par une justice anticipée, accomplit encore une tâche plus utile et plus glorieuse. Car le crime est plus fatal à la société que le ridicule. Ainsi, quoi qu'en puissent dire certains détracteurs à courte vue, sous le rapport moral même, le drame actuel a droit à nos éloges et à notre reconnaissance.

Ce n'était pas assez de flétrir l'ambition par de spirituelles saillies, il fallait, comme l'a fait Dumas, traîner l'ambitieux sur la claie dans toute sa hideuse nudité; il fallait montrer au peuple toute l'atrocité de ces hommes qui sacrifient impitoyablement à leur intérêt personnel patrie, honneur, famille, et pour qui rien n'est sacré, si ce n'est l'or! apprendre à ce peuple à connaître et à juger ceux que l'intrigue place au-dessus de lui, et qui veulent l'opprimer de tout le poids de leur riche infamie; c'était non-seulement l'ouvrage d'un grand poète, mais encore celui d'un bon citoyen!

Honneur à M. Dumas, qui y a réussi, et qui a tracé de l'ambition un portrait assez vrai, assez hideux pour faire frémir même un ambitieux!

Son drame, qui, je le répète, comme œuvre morale et comme œuvre littéraire, est d'une si haute portée, a obtenu un succès d'enthousiasme; car non-seulement on a applaudi, mais encore on a pleuré, non de ces larmes douces qui partent du cœur, mais de ces larmes corrosives qu'enfante l'indignation ou le désespoir.

Je donnerai dans un prochain article une analyse de *Richard d'Arlington*. Je l'examinerai sous son aspect purement dramatique, et ferai ressortir les défauts et les qualités de la charpente sur laquelle l'auteur a bâti son ouvrage. Et qu'on ne me dise pas qu'alors il sera trop tard pour parler de tout cela; le succès de *Richard* est un succès vivace, de ces succès qui durent parce qu'ils sont légitimes, et qui s'accroissent en marchant, comme la renommée d'Horace. Je parlerai aussi des acteurs, parce qu'ils ont contribué à ce succès et que plusieurs d'entre eux sont dignes de jouer Alexandre Dumas; ils le comprennent, et cet avantage ne paraît pas malheureusement accordé à tout le monde; il faut avoir soi-même de l'esprit pour apprécier celui des autres!

E. J.

LES MARÉCHAUX DE FRANCE.

Ames sensibles et compatissantes! vous tous et toutes, dont le cœur saigne aux moindres douleurs de vos amis, j'ai une bien mauvaise nouvelle à vous apprendre, mais une nouvelle

terrible, épouvantable! — Effrayante comme un fantôme! — Ecoutez, si vous en avez la force.

Il existe un pays que vous connaissez tous, aussi célèbre par ses exploits guerriers que par la bonne qualité de ses courtisans. Si les premiers sont plus nombreux que les seconds, c'est ce que je ne saurais dire; toujours est-il que dans ce pays-là, il y a deux armées: l'une au bivouac ou à la caserne, l'autre à la cour ou dans les antichambres de la cour.

Celle du bivouac porte un fusil, monte la garde, fait des patrouilles, va de temps à autre à la salle de police; perd un bras, une jambe ou un œil, pour 120 ou 150 francs par année, payables par trimestre. Un coup de sabre sur la joue, un coup de lance dans la poitrine, une oreille emportée ne s'estiment pas, le payeur dit que c'est trop peu. Cette armée-là fait ordinairement 10 ans, 15 ans ou 20 ans de service suivant les circonstances, après lesquels on la renvoie si elle a les pieds gelés ou si ses yeux ne peuvent plus ajuster un Cosaque. Et puis, tout est dit avec cette armée-là.

Mais, il y en a une autre, bien plus utile, bien plus intéressante! — Oh! pour celle-là, point de corvées, point de salle de police! — A celle-là! — Des croix! Des épaulettes d'or! Des noms de principautés; de l'or pour acheter de la charpie! — De l'or pour payer le sang qu'elle perdit! — De l'or pour ses services! De l'or, rien que de l'or! — Elle s'est battue pour gagner de l'or! — Donnez-lui de l'or! — Oui, donnez-lui de l'or ou arrachez-lui la vie! — Seriez-vous assez inhumain pour lui refuser de l'or? Un homme! Soult, vous demande de l'or et vous ne lui en donnez point? — Plutôt que de renoncer à l'or qu'on me doit, je préfère la mort! a-t-il dit. Et, vous avez pu, députés de la France, ne pas céder à la prière d'un mourant! Oh! de grâces, donnez de l'or à Soult, puisque Soult aime l'or! — Donnez de l'or à Soult, puisque le *Courrier de Lyon* veut qu'on donne de l'or à Soult! — Barbares! vous n'écoutez pas! Vous fermez vos cœurs à la prière d'un moribond; aux menaces suppliantes d'un journal par actions de 500 fr.! — Anathème sur vous!

J. B.

CHRONIQUE.

L'on annonce l'arrivée dans notre ville de deux régimens d'infanterie.

— La cour d'assises a condamné à un mois de prison et 500 fr. d'amende le gérant de la *Gazette du Lyonnais*.

— Lundi prochain, le même gérant est encore appelé devant la cour pour défendre un article incriminé. Ses amis politiques doivent, dit-on, essayer une scène de scandale. Nous verrons bien!

— Les fabricans de médailles à la Henri V, ont été condamnés à 15 jours de prison et à une faible amende. Ce que c'est que de n'être pas patriote!

— Un pauvre diable ayant péché contre le 6.^{me} commandement, *L'œuvre de chair ne désireras...*, a été condamné à trois mois de prison.

— *L'ordre a régné* à Grenoble pendant quelques instans. Une demi-douzaine de jeunes gens, autant de femmes et d'enfans ont été percés de coups de baïonnettes. Pourquoi le maire de cette ville ne s'est-il pas avisé d'une ordonnance à la Prunelle? Point de masques, partant point de morts ni de blessés.

JOSEPH BEUF, Gérant.